Marges

Revue d'art contemporain

17 | 2013

Remake, reprise, répétition

Anne Penders, *l'envers*

Bruxelles, Le Cormier, 2012

Stéphane Reboul

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/239>

DOI : 10.4000/marges.239

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2013

Pagination : 162-163

ISBN : 978-2-84292-394-5

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Stéphane Reboul, « Anne Penders, *l'envers* », *Marges* [En ligne], 17 | 2013, mis en ligne le 01 avril 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/239> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.239>

Anne Penders, *l'envers*

Bruxelles, Le Cormier, 2012

Artiste belge née en 1968, Anne Penders vit entre ailleurs et Bruxelles. Sa dernière publication est une recherche poétique autour du mot « envers », qui explore sa polysémie et sa résonance dans des faits de tous les jours. L'envers devient pour l'artiste l'occasion d'un déplacement de l'ailleurs où la vie quotidienne constitue le lieu de son expérience créative. Ce recueil constitue un diptyque avec *jaune* (2009) et se présente comme un carnet de bord intime où se croisent les sou-

venirs, les réflexions et les expériences de l'auteure, dont ses voyages. Si on retrouve ces jeux d'écho dans et entre ses précédents livres – par exemple entre *Dimanche* (2004) et *Le lundi d'après (écriture spontanée à distance)* (2007) – il prend ici une forme d'altérité où dialoguent les contraires, où proche et lointain interagissent.

« L'envers n'est pas "le contraire de", il est juste "l'autre côté" / un autre côté. ».

On y trouve à la fois la présence matérielle d'une écriture et l'écriture d'une présence au monde : *l'envers* se donne autant à voir qu'à lire. Mis en page dans un format à l'italienne, le soin apporté à la présentation du texte contribue à une expérience phénoménologique de sa parole poétique. Il y a cet usage du tiret – une incise ? – qui devient un trait verbal et plastique : une limite et une extension du langage. Un tiret qui se fait trait de suspension, où pointe l'horizon de la page et de l'écriture : de l'infini dans le fini. S'agit-il pour autant d'écrire l'envers en ligne droite ? Ou bien l'envers est-il cet horizon pour lequel on ne saurait prendre de chemin ?

« Je ne trahirai pas le chemin qui mène vers ; ».

Il y a tout et son contraire dans *l'envers* : une enfance qui s'exprime dans l'intensité d'une présence, d'une découverte de soi pour soi – une main qui retourne les pierres pour apprendre le dessous des choses – et un enfantement dans une reconnaissance de l'autre – une maternité qui donne vie et sens. Si l'envers c'est (se) retourner, voir ce qui se cache derrière – se retrouver avant une « domestication » sociale – c'est aussi trouver une alternative aux oppositions entre inverses : un tourniquet où le vice versa puisse se partager, une conversation (un converse) entre envers. Pli et repli.

L'envers c'est avoir de l'égard pour quelqu'un, à son endroit. Nommer l'envers c'est lui donner un lieu : il n'est plus le non-lieu de l'endroit. Dès lors, l'envers devient un trajet, un lieu de passage, de voyage entre une intériorité et une extériorité : aller/retour qui dessine un parcours, une expérience du monde. Le jeu (l'enjeu) de l'envers se fait (re)connaissance de soi et des autres : une

connaissance qui passe par cette reconnaissance. Traversée du miroir, l'envers passe par le regard d'autrui. Il y a quelque chose de la (re)naissance dans cette (re)connaissance : une action partagée de vie. Anne Penders fait de l'envers une force de vie envers et pour, avec (non contre mais tout contre) tout. Envers et envie.

L'envers passe aussi par la perte, par ce qui n'est plus : entre la difficulté et la facilité de l'oubli.

« Aujourd'hui.

L'envers de la pluie, ce serait :

Retrousser ses manches, apprendre à dire au revoir.

Tout ce qui s'achève promet —————
— — — de beaux jours à l'oubli.

————— »

L'instabilité de l'envers conduit l'auteur à développer une approche oscillatoire du vivant entre saisie et dessaisie afin de conserver la mouvance de son flux. L'expérience de l'envers fait apprécier et accepter le changement. *l'envers* se parcourt comme un jeu d'affluences et de confluences entre prises de conscience, perceptions et interactions avec le monde. Le travail du texte, par l'accumulation de fines couches de sens comme des traces, strates de mémoire, cherche à nous emmener « ailleurs que là d'où l'on vient, ailleurs que là où l'on croyait être ». C'est par là que l'artiste intègre à l'acte créateur le point de vue mobile du spectateur.

Stéphane Reboul